

Fascisations au présent

Appel à contribution pour le Journal des Anthropologues (2026/1)

(English bellow)

Des Philippines à l'Argentine, de la Hongrie aux États-Unis, de l'Inde à la Turquie, d'Israël à l'Italie, nationalismes et pratiques autoritaires ressurgissent partout dans le monde, y compris dans des sociétés réputées démocratiques. Des mouvements ancrés à l'extrême droite, du conspirationnisme au technolibertarisme, du masculinisme au « fémellisme », inconnus ou largement confidentiels à la fin du siècle dernier, appartiennent désormais à notre paysage culturel et politique.

Tandis que certains travaillent les analogies avec le fascisme historique, d'autres les rejettent. Des notions alternatives circulent (*extreme/far right*, illibéralisme, populisme, nationalisme libéral, internationale réactionnaire, etc.), qui oscillent entre des usages analytiques et accusateurs. Elles ont l'inconvénient de ne pas toujours résonner avec les catégories de nos enquêtés et de s'appliquer à des formations politiques diverses, y compris de gauche – ce qui interroge sur leur portée heuristique. En mettant l'accent sur la notion de “ fascisation ”, cet appel à contribution invite à penser les gouvernementalités, les mouvements et les subjectivations fascisantes actuelles, mais reste ouvert à d'autres propositions terminologiques.

La recherche sur les processus fascisants est aujourd'hui enrichie par les études environnementales, de genre et de sexualité, ou sur les génocides. L'anthropologie est bien placée pour apporter une contribution décisive aux débats. D'abord, son souci de la vie ordinaire, à distance raisonnable des grands affrontements qui agitent l'espace public, lui permet d'observer les mécanismes et les effets concrets de ce processus à partir des pratiques et des discours. La montée des extrêmes droites altère le fonctionnement de l'État et les politiques publiques, et transforme également le quotidien des individus, leur rapport à eux-mêmes et aux autres. Ensuite, l'anthropologie invite au décentrement par rapport aux généalogies strictement occidentales du fascisme et à l'exploration de la diversité des dynamiques fascisantes dans le monde. Et si, loin de constituer une anomalie historique, les fascisations contemporaines nous ramenaient aux fondations capitalistes et coloniales du monde moderne ?

Ce numéro du *Journal des Anthropologues* ne se limite pas à l'étude de régimes fascistes accomplis, mais invite à se saisir des processus susceptibles d'être compris comme fascisants à partir des sémiologies, des adhésions, des subjectivations. Les contributeur·ices sont invité·es à adresser des propositions d'articles longs basées sur leurs terrains empiriques ou des notes exploratoires (fondées, par exemple, sur des terrains difficiles d'accès).

Axe 1 – Fascisme : Le retour d'un signifiant

Les récents succès politiques de l'extrême droite poussent les sciences sociales à remettre le signifiant « fascisme » et son champ lexical au centre des débats. Mais qu'impliquent la remise en circulation de ce mot parfois préfixé (néo- ou post-fascisme ; pré- ou proto-fascisme) et les revendications antifascistes qui s'y réfèrent ? L'invoque-t-on par analogie, pour signaler un air de famille entre le monde présent et les expériences du passé ou afin d'écarter des définitions de la situation encore mouvantes ? Aujourd'hui la banalisation de politiques nationalistes, autoritaires, identitaires, sécuritaires ou réactionnaires, et le resserrement de l'écart entre droites extrêmes et forces libérales donnent-ils à voir l'existence d'une fascisation progressive ?

Qui se revendique du “ fascisme ” ou qui s'en défend, et qui l'utilise ou se l'approprie pour désigner l'autre ? Qui choisit de l'éviter et quelles catégories lui préfère-t-on ? Quels enjeux de mémoire, quelles blessures peut raviver ce signifiant, et de quelles ruses sémantiques peut-il faire l'objet ?

Surtout, où dans le monde parle-t-on de “ fascisme ” ? Comment les mouvements politiques le mobilisent-ils ? Comment interagissent les usages scientifiques, politiques et éducatifs de la catégorie ?

Cet axe est ouvert aux enquêtes sur la production et les usages du signifiant “ fascisme ” et de ses dérivés, mais aussi à la discussion sur l’élaboration d’alternatives sémantiques pour définir des horizons ou décrire les processus visés.

Axe 2 – Les mobilisations et la fabrique de l’adhésion

Les recherches ethnographiques rendant compte des régimes et mouvements d’extrême droite organisés, dans toute région du monde et par-delà l’hétérogénéité des imaginaires déployés, permettent de saisir la dimension processuelle de ces mobilisations et leur inscription dans des situations spécifiques.

Comment les bases militantes ou les clientèles électorales se recrutent ? L’adhésion peut-elle constituer une révolte ? Comment appréhender les idéologies fascisantes et leur puissance d’attraction à partir de celle·ux qui y adhèrent ? Dans quelle mesure les liens de parenté, les sociabilités amicales et de voisinage, les médias sociaux, constituent-ils des relais d’adhésion ? Quelle est la place des transmissions ou des ruptures ? Comment la classe, le genre, l’ethnicité, la religion et la sexualité conditionnent-ils les trajectoires d’engagement ?

Comment interviennent les formes des régimes politiques et les idéologies qu’elles portent dans les processus fascisants ? Quelles modalités d’organisation et quelles hiérarchies structurent les mouvements étudiés ? Quels lieux (cafés, salles de sport, locaux associatifs, etc.) et quelles pratiques, y compris culturelles ou festives, servent de support aux sociabilités fascisantes ? Les médias, les plateformes ou les réseaux numériques transforment-ils la mise en relation et l’adhésion ? Quelles passerelles s’établissent entre sociabilités *online* et *offline* ?

Cet axe prend pour objet les modalités d’action et d’organisation des mouvements fascisants dans leur pluralité, et interroge les ressorts de la fabrique des formes d’adhésion populaire ou élitaires à leurs projets.

Axe 3 – Des “ sujets fascisants ” ?

Comment devient-on fascisant ? Comment en vient-on à défendre des idées ou soutenir des personnalités fascistes, malgré la menace des accusations ? Cette adhésion s’explique-t-elle par des facteurs strictement idéologiques ? Serait-elle simplement le produit de manipulations à large échelle, orchestrées par les élites ?

La “ fascisation ” implique un rapport actif à soi et des logiques de mobilisation psychique. Comment les sympathisant·es restituent-ils leur engagement et leur intimité fascisantes ? Quelle place est accordée au genre, à la sexualité, à la spiritualité et à la religion ? Quelle est la place des contenus postés en ligne et de l’intelligence artificielle dans cet apprentissage ? Comment se défend-on d’éventuelles critiques ?

Comment “ performe-t-on ” le fascisme ou ses avatars ? Cet engagement s’accompagne-t-il de pratiques alimentaires, sportives, vestimentaires spécifiques ? Quel rapport à soi et à son corps les personnalités d’extrême droite s’efforcent-elles de cultiver chez leurs soutiens ?

Cet axe interroge les techniques de soi et du corps. Il vise à comprendre comment la mise en forme du soi – biographique, spirituelle, corporelle – contribue à la “ fascisation ” contemporaine.

Axe 4 – Ce que la fascisation fait à nos terrains

Au-delà de la seule analyse des idéologies ou des mobilisations, la fascisation s’invite dans les terrains eux-mêmes, y compris ceux qui avaient été initialement investis pour d’autres objets. Elle

transforme la relation anthropologique, modifie nos objets et déplace nos questions. Les anthropologues se trouvent ainsi confronté·es à l'irruption d'éléments fascisants et violents dans des configurations où on ne les attendait pas.

Quelles tensions éthiques, méthodologiques et affectives la fascisation introduit-elle dans nos pratiques de terrain ? Comment négocier ou reconfigurer une enquête lorsque surgissent des logiques de contrôle, de surveillance, d'exclusion ou de hiérarchisation identitaire ? Comment l'anthropologue compose-t-il ou compose-t-elle avec des interlocuteur·ices qui peuvent adhérer à des discours ou à des pratiques fascisantes ? Quelles stratégies d'adaptation, de retrait, ou au contraire d'engagement et de dévoilement s'esquissent-elles ? À quelles violences symboliques ou physiques la chercheuse ou le chercheur s'expose-t-il ou elle ? Comment les processus fascisants fragilisent, détournent ou instrumentalisent-ils notre empathie pour nos interlocuteur·ices sur le terrain ? Quels préjugés politiques projette-t-on sur ses interlocuteur·rices – par exemple en presumant une uniformité du fascisme ou en considérant ses sympathisant·es comme manipulé·es – et comment ces projections influencent-elles notre compréhension et nos modes d'écriture ?

Cet axe invite à interroger ce que la fascisation fait aux subjectivités des chercheur·ses, à leurs formes de présence et de restitution. Il propose de penser ensemble la vulnérabilité de l'anthropologue et la transformation des espaces relationnels, tout en documentant les micro-dynamiques de fascisation à l'œuvre dans des contextes variés.

Comment les processus fascisants mettent à mal ou reconfigurent les alliances ou les loyautés de l'anthropologue sur son terrain, et redessine les frontières du dicible et du pensable. Que devrait enfin être une anthropologie antifasciste, qui ne procède ni par accusation ni par déresponsabilisation ?

Format des propositions

- 700 mots au maximum
- Nom, prénom, fonction, institution, adresse mail
- Titre proposé
- À envoyer au plus tard le 3 octobre 2025 à : fascisations.afa@proton.me

Format des articles finaux :

- Études empiriques : jusqu'à 40 000 signes (bibliographie et résumés inclus)
- Notes exploratoires : jusqu'à 20 000 signes (bibliographie et résumés inclus)

Calendrier

- Date limite des propositions : vendredi 3 octobre 2025
- Réponse aux auteur·es : à partir du vendredi 17 octobre 2025
- Date limite d'envoi des textes finaux : vendredi 16 janvier 2026

Coordinateur·ices du numéro

- Armand Aupiais (URMIS-Paris Cité)
- Marie Hoffner-Talwar (EVS-Lyon2)
- Thomas Cortado (LAP-CNRS)

Present-day Turns Toward Fascism

Call for papers for the Journal des Anthropologues (2026/1)

From the Philippines to Argentina, from Hungary to the United States, from India to Turkey, from Israel to Italy, nationalisms and authoritarian practices are re-emerging across the globe, even within societies once considered democratic. Far-right rooted movements – from conspiracy theories to techno-libertarianism, from masculinism to TERFism – unknown or marginal at the end of the last century, are now part of our cultural and political landscape.

While some scholars draw analogies with historical fascism, others reject them. Further notions circulate (extreme/far/alt right, alt right, illiberalism, populism, liberal nationalism, the reactionary international, etc.), oscillating between analytical and accusatory uses. These terms often fail to resonate with the categories used by our interlocutors and apply to a wide range of political formations, including those on the left, raising questions about their heuristic value. By focusing on the notion of *fascisation*, this call for papers invites contributors to examine current fascist-like governmentalities, movements, and modes of subjectivation – while remaining open to other terminological proposals.

Research on fascism has recently been enriched by gender studies, environmental studies, sexuality studies, genocide studies, and more. Anthropology is particularly well-positioned to make a decisive contribution. First, its attention to everyday life, at a reasonable distance from the dramatic clashes in the public sphere, allows to observe the concrete mechanisms and effects of fascist dynamics through practices and discourse. The rise of far-right ideologies affects the functioning of State and public policies, while also reshaping the everyday lives of individuals – their relationships to themselves and to others. Secondly, anthropology prompts a decentring from strictly Western genealogies of fascism and explore the diversity of fascist dynamics around the world. What if contemporary fascisations, far from being historical anomalies, returned us instead to the capitalist and colonial foundations of the modern world?

This issue of the *Journal des Anthropologues* is not limited to the study of fully established fascist regimes. It seeks to engage with processes that may be understood as fascist through semiotics, modes of adherence, subjectivations. We welcome both full-length articles based on empirical research and exploratory notes – for example, on difficult-to-access field sites.

Theme 1 – Fascism: The Return of a Signifier

The recent political successes of the far right have led the social sciences to bring the term “fascism” and its associated lexical field back to the forefront of debate. But what does the reintroduction of this word – sometimes prefixed (neo- or post-fascism; pre- or proto-fascism) – and the antifascist claims associated with it imply? Is it invoked by analogy, to signal a family resemblance between the present and past experiences, or to avoid defining a still-unfolding situation? As nationalist, authoritarian, identity-driven, security-focused, and reactionary politics become normalized, and as the gap between far-right and liberal forces narrows, are we witnessing a gradual turn to fascism ?

Who claims the label “fascist,” who rejects it, and who uses it to label others? Who chooses to avoid it, and what alternative categories are preferred? What memory stakes or wounds does the signifier evoke, and what semantic evasions does it provoke? Above all, where in the world is the word “fascism” being used? How is it mobilised by political movements? How do scientific, political, and emic usages of the category interact?



This theme welcomes inquiries into the production and use of the signifier *fascism* and its derivatives, as well as discussions around the development of alternative semantic frameworks to describe the processes in question.

Theme 2 – Mobilisations and the Making of Adherence

Ethnographic research on organised far-right movements, despite the heterogeneity of their imaginaries, enables us to grasp the processual and situated dimension of such movements.

How are activist bases or electoral clientele recruited? Can adherence itself be understood as a form of revolt? How can we apprehend fascist-like ideologies and their seductive power from the perspective of those who adhere to them? To what extent do kinship, neighborhood or friendship networks, and social media serve as channels for adhesion? What roles do transmission and rupture play? How do class, gender, ethnicity, religion, and sexuality shape engagement trajectories?

What is the role of political regimes and the ideologies they promote in making people and societies fascists? What organisational forms and hierarchies structure these movements? Which places (cafés, gyms, community centers, etc.) and practices – including cultural or festive ones – support fascist-like sociality? Do media, platforms, and digital networks transform modes of interaction and adherence? What bridges online and offline sociality?

This theme focuses on the modes of action and organization of fascist-like movements in all their diversity, and questions the mechanisms behind the formation of elite and popular adherence to these projects.

Theme 3 – Fascist-like Subjects?

How does one become *fascist-like*? How does one come to defend fascist ideas or support fascist figures, even under the threat of public condemnation? Can this adherence be explained solely by ideological factors? Is it the sole result of large-scale manipulations orchestrated by elites?

Turns to fascism (“*fascisations*”) entails an active relationship to the self and psychic mobilisation. How do sympathisers describe their own engagement and sense of intimacy? What role is given to gender, sexuality, spirituality, and religion? What part is played by online content and artificial intelligence in this learning process? How do people defend themselves against criticisms?

How is fascism or its avatars performed? Are there specific eating, athletic, or dress practices that accompany this commitment? What kinds of self-relations and bodily disciplines do far-right personalities cultivate among their followers? How does identification with hegemonic bodies – those of leaders or influencers – function?

This theme explores the technologies of the self and the body, seeking to understand how the shaping of the self – biographical, spiritual, corporeal – contributes to the contemporary *turns to fascism*.

Theme 4 – What the Turns to Fascism Does to Our Fieldwork

Beyond the analysis of ideologies or mobilisations, the turns to fascism manifests within the field itself – even in those initially entered for other purposes. It transforms anthropological relationships, alters research



objects, and shifts the questions we ask. Anthropologists are thus confronted with the emergence of fascist-like and violent elements in contexts where they were not anticipated.

What ethical, methodological, or emotional tensions does the turn to fascism introduce into our fieldwork practices? How do we renegotiate or reconfigure research when faced with logics of control, surveillance, exclusion, or identity-based hierarchisation? How do anthropologists relate to interlocutors who may embrace fascist-like discourses or practices? What strategies of adaptation, withdrawal, or alternatively, engagement and revelation emerge? What symbolic or physical violence may the researcher face? How do fascist-like processes distort, weaken, or instrumentalise our empathy for interlocutors in the field? What political assumptions do we project onto our interlocutors – for instance, by presuming a uniform model of fascism or seeing its sympathisers as manipulated – and how do these projections shape our understanding and writing?

This theme invites contributors to examine what the turn to fascism does to the subjectivities of researchers, to their modes of presence and restitution. It proposes collective reflection on the vulnerability of the anthropologist and the transformation of relational spaces, while documenting micro-dynamics of becoming fascist-like across varied contexts.

How do fascist-like processes undermine or reshape anthropologists' alliances or loyalties in the field, redrawing the boundaries of what can be said or thought? Finally, what should an *antifascist anthropology* be – one that avoids both accusation and exoneration?

Proposal Format

- Maximum 700 words
- Full name, title, institution, email address
- Proposed article title
- Send no later than **October 3, 2025**, to: fascisations.afa@proton.me

Final Article Format

- Empirical studies: up to **40,000 characters** (including bibliography and abstracts)
- Exploratory notes: up to **20,000 characters** (including bibliography and abstracts)

Timeline

- Deadline for proposals: **Friday, October 3, 2025**
- Notification to authors: from **Friday, October 17, 2025**
- Final papers due: **Friday, January 16, 2026**

Issue Coordinators

- Armand Aupiais (URMIS – Paris Cité)
- Marie Hoffner-Talwar (EVS – Lyon 2)
- Thomas Cortado (LAP – CNRS)